**Lisez ces textes et identifiez la nouvelle littéraire.**

**Texte 1**

Tourgueniev nous raconta ceci :

Il chassait, étant jeune dans la forêt de Russie. Il avait marché tout le jour, et il arriva, vers la fin de l’après-midi, sur le bord d’une calme rivière. Elle coulait sous les arbres, pleine d’herbe flottants, profonde, froide et claire.

Un impérieux besoin saisit le chasseur de se jeter dans cette eau transparente. Il se dévêtit et se jeta dans le courant. C’était un grand et fort jeune homme, vigoureux et hardi nageur. Il se laissait flotter doucement, l’âme tranquille, frôle par les herbes et les racines, heureux de se sentir contre sa chaire le glissement léger des lianes.

Tout à coup une main se posa sur son épaule.

Il se retourna d’une secousse et aperçut un effroyable qui le regardait avidement. Cela ressemblait à une femme ou une guenon. Elle avait une figure énorme, plissée et grimaçante et qui riait. Une chose innommable, des cheveux démesurés, mêlés roussis par le soleil, entouraient son visage et traînaient dans son dos.

Tourgueniev se sentit traverser par la peur hideuse, la peur glaciale des choses sur naturelles.

Sans réfléchir, sans songer, sans comprendre, il se mit à nager éperdument vers la rive. Mais le monstre nageait plus vite encore et lui touchait le cou, le dos, les jambes avec de petits ricanements de joie. Le jeune homme, fou d’épouvante toucha enfin la berge et s’élança de toute sa vitesse à travers le bois, sans même penser à trouver ses habits et son fusil. L’être effroyable le suivit, courant aussi vite que lui grognant toujours.

Le fuyard a bout de souffle et perclus par la terreur allait tomber quant un enfant, qui gardait des chèvres, accourut, armé d’un fouet, il se mit a frapper l’affreuse bette humaine, qui se sauva en poussant des cris de douleur. Et Tourgueniev la vit disparaître dans le feuillage pareille à une femelle de gorille.

C’était une folle, qui vivait depuis plus de trente ans dans ce bois de la charité des bergers et qui passait la moitie de ses jours à nager dans la rivière. Le grand écrivain russe ajouta « je n’ai jamais eu aussi peur de ma vie parce que je n’ai pas compris ce que pouvait être ce monstre ».

**Texte 2**

La belle Lisa resta debout dans son comptoir, la tête un peu tournée du côté des Halles; et Florent la contemplait, muet, étonné de la trouver si belle. Il l'avait mal vue jusque-là, il ne savait pas regarder les femmes. Elle lui apparaissait au-dessus des viandes du comptoir. Devant elle, s'étalaient, dans des plats de porcelaine blanche, les saucissons d'Arles et de Lyon entamés, les langues et les morceaux de petit salé cuits à l'eau, la tête de cochon noyée de gelée, un pot de rillettes ouvert et une boîte de sardines dont le métal crevé montrait un lac d'huile ; puis, à droite et à gauche, sur des planches, des pains de fromage d'Italie et de fromage de cochon, un jambon ordinaire d'un rose pâle, un jambon d'York à la chair saignante, sous une large bande de graisse. Et il y avait encore des plats ronds et ovales, les plats de la langue fourrée, de la galantine truffée, de la hure aux pistaches ; tandis que, tout près d'elle, sous sa main, étaient le veau piqué, le pâté de foie, le pâté de lièvre, dans des terrines jaunes. Comme Gavard ne venait pas, elle rangea le lard de poitrine sur la petite étagère de marbre, au bout du comptoir ; elle aligna le pot de saindoux et le pot de graisse de rôti, essuya les plateaux des deux balances de melchior, tâta l'étuve dont le réchaud mourait ; et, silencieuse, elle tourna la tête de nouveau, elle se remit à regarder au fond des Halles. Le fumet des viandes montait, elle était comme prise, dans sa paix lourde, par l'odeur des truffes. Ce jour-là, elle avait une fraîcheur superbe ; la blancheur de son tablier et de ses manches continuait la blancheur des plats, jusqu'à son cou gras, à ses joues rosées, où revivaient les tons tendres des jambons et les pâleurs des graisses transparentes. Intimidé à mesure qu'il la regardait, inquiété par cette carrure correcte, Florent finit par l'examiner à la dérobée, dans les glaces, autour de la boutique. Elle s'y reflétait de dos, de face, de côté ; même au plafond, il la retrouvait, la tête en bas, avec son chignon serré, ses minces bandeaux, collés sur les tempes. C'était toute une foule de Lisa, montrant la largeur des épaules, l'emmanchement puissant des bras, la poitrine arrondie, si muette et si tendue, qu'elle n'éveillait aucune pensée charnelle et qu'elle ressemblait à un ventre. Il s'arrêta, il se plut surtout à un de ses profils, qu'il avait dans une glace, à côté de lui, entre deux moitiés de porcs. Tout le long des marbres et des glaces, accrochés aux barres à dents de loup, des porcs et des bandes de lard à piquer pendaient ; et le profil de Lisa, avec sa forte encolure, ses lignes rondes, sa gorge qui avançait, mettait une effigie de reine empâtée, au milieu de ce lard et de ces chairs crues. Puis, la belle charcutière se pencha, sourit d'une façon amicale aux deux poissons rouges qui nageaient dans l'aquarium de l'étalage, continuellement.   
  
Emile Zola - ***Le Ventre de Paris*** - Extrait du chapitre 2